



## CONTE DE LA MONTAGNE

### LES CONATES

A mon cher maître M. Eugène MATHIS.

Assis sur la huche, au coin du feu, Djoson s'oubliait, perdu dans sa rêverie. Depuis longtemps, sur son métier, la chaîne de *filé* qu'il avait encollée était sèche à point et prête à recevoir la navette, il n'y songeait plus.

Son grand-père l'observait à la dérobée, l'air narquois, tout en fendant ses *ch'handres*, à l'autre bout du *poêle*.

C'est que Djoson était amoureux. Il n'y avait aucun mal à cela, puisqu'il se croyait, payé de retour ; la Mentine, du moins, le lui avait laissé voir. Mais l'objet de ses désirs n'était pas comme lui de la paroisse de Fraize : c'était une *Bohnate* ; or, les *Bohos*, les *boubes* de Ban-le-Duc <sup>(1)</sup> et de Clefcy faisaient bonne garde, autour d'elle.

Ne venaient-ils pas de ridiculiser de belle façon un garçon de Venchères assez audacieux pour venir quérir femme à Clefcy ? Après l'avoir enivré, ils lui avaient attaché les mains derrière le dos, et passé au cou une *schnôle*, sorte de licol en bois courbé. Le malheureux prétendant, la figure barbouillée de bouse, avait été conduit par ses bourreaux jusque chez sa dulcinée :

« *Vaci lo pu bie veyo dé catraille* » <sup>(2)</sup>, dirent-ils en le présentant.

Donc, Djoson restait perplexe. Divers avis, d'ailleurs, lui avaient été donnés ; les uns charitables, les autres menaçants. Dans la nuit, des inconnus l'avaient interpellé :

« Il faut laisser les Bohnates aux Bohos », avait crié l'un.

« Si tu reviens ici, tu auras les pattes cassées », avait ajouté l'autre.

Et les menaces avaient été suivies d'exécution ; la veille au soir, dans la prairie, comme Djoson franchissait un bras de la Meurthe sur le madrier servant de passerelle, il avait piqué un maître plongeon : la planche avait été sciée.

Certes, il n'était pas capon, et la Clémentine lui tenait au cœur, mais il hésitait à engager la partie ; il était seul contre vingt.

Ce fut l'aïeul qui mit fin à ses incertitudes :

---

<sup>1</sup> Ban-sur-Meurthe depuis la Révolution.

<sup>2</sup> Voici le plus joli veau de la contrée.

« C'est Jean Minette qui a les plus beaux prés de Bézeure, et la Mentine en héritera un jour ; les deux patrimoines réunis feraient une belle prairie », dit-il.

Et, comme le gars ne disait mol, il ajouta :

« Quand j'allai quérir femme à Clefcy, il y a plus de cinquante ans de cela, on voulait m'arrêter, moi aussi. Je pris ma grand'hache sur l'épaule. A l'aller comme au retour, personne n'osa m'aborder. »

\*  
\* \*

Pendant quinze jours, Ban et Clefcy turent sens dessus-dessous. Payant d'audace, Djoson s'était invité lui-même ; au marché de Fraize, à tous les Bohos rencontrés, il avait jeté la même phrase en guise de défi <sup>(3)</sup> :

« Bonjour, dondé, dje vârai i *loures* lo dîmouèdche di Conates. »

Les *conates* sont des biscuits que fabriquent, pour la mi-carême, les paroissiens de Clefcy. Cette spécialité, qui en vaut bien d'autres, n'a pas encore rendu célèbre son lieu d'origine, faute, sans doute, d'une publicité bien comprise.

La *conate* est un biscuit arrondi, plat et bordé de petites languettes, que l'on pétrit avec de la crème, des œufs, du brandevin et de la fine fleur de farine. Après cuisson à l'eau, les *conates* sont séchées au four.

Le dimanche des Conates, au cours des *couarails* et des *loures*, les garçons du pays distribuent ces biscuits aux filles ; celles-ci ne manquent pas d'en tirer gloire. Et si, vers Pâques, un garçon vient réclamer des œufs en échange de son cadeau, c'est un mariage en perspective.

Malgré les mœurs d'aujourd'hui, la vieille coutume, dont l'origine se perd dans la nuit des temps, est encore l'occasion d'une fête paroissiale, au cours de laquelle, les *conates* se distribuent ; et les *dôneurs* en profitent toujours pour *marier* les gens.

Actuellement, ce sont les *boubes* du pays qui procèdent au *dônage*, juchés sur une estrade ou sur un toit. La cérémonie a perdu de son antique gravité pour revêtir un caractère quelque peu charlatanesque. Mais la tradition se maintient.

Chaque année, des gamins effrontés ou trop bien stylés, portent à de vieilles filles édentées, la traditionnelle *conate*. Les unes se fâchent; les autres acceptent de bonne grâce. Naturellement, ces galopins n'oublient pas, quand vient Pâques, d'aller réclamer une douzaine d'œufs en échange. Celles qui refusent entendent le couplet d'usage :

« T'è stu boté tè g'lin' covè  
Dis us, te n'è sérô poit d'nè ?  
Tant pé po ti, tè g'lin' crav'rè  
Et ti èprès. »

Tu as mis ta poule couver  
Tu ne peux pas donner d'œufs ?  
Tant pis pour toi, ta poule crèvera  
Et toi ensuite.

A notre époque, la fête se passe paisiblement, mais il n'en fut pas toujours ainsi. Pour des *conates*, bien des fois, on se battit ferme entre garçons.

\*  
\* \*

---

<sup>3</sup> Je viendrai aux *loures* le dimanche des *conates*.

C'est le dimanche des *Conates*. Devant le moutier, sitôt l'office terminé et la tournée des tombes de famille achevée, la population de la paroisse revient se grouper devant le porche. On attend la vieille Francise du Sagard, la fileuse, celle qui doit, selon l'antique et traditionnelle coutume pronostiquer les mariages de l'année. Cette cérémonie favorise des rapprochements inattendus, puisque les garçons sont tenus de faire visite à la jeune fille qui leur a été désignée, et de lui porter des *conates*. On a vu, au cours de cette visite, bien des préventions s'effacer, des réconciliations s'opérer, des unions inespérées s'ébaucher.

Francise s'arrête sous le porche de l'église et consulte la liste qu'elle a établie d'une écriture grossière et maladroite. Tous les regards se fixent sur cette vieille à la tête branlante, qui tient, dans les oracles qu'elle va rendre, les espoirs de bien des jeunes gens. Et la cérémonie commence :

« Je marie... qui marie... », dit-elle. Puis elle reprend : « La Mélie du Charron avec... »

De la foule, des quolibets fusent, les noms les plus inattendus sont prononcés, les unions les plus baroques sont proclamées. Mais les intéressés s'impatientent et rappellent les autres au calme. Francise peut continuer : ...Avec le gros Georges, de Sachemont. »

Toute la liste des filles à marier sera ainsi épuisée. Les unions annoncées seront généralement bien assorties, et beaucoup deviendront effectives dans le cours de l'année. De temps à autre, les lazzis s'arrêtent ; on a l'intuition de petits drames rapides, mais intimes. Satisfactions, déceptions, jalousies, colères, tout cela passe comme une houle sur les gens. En général, les visages demeurent fermés, car on s'épie. Quelques-uns, cependant, ne peuvent cacher leur joie naïve.

La Mentine attend son tour avec confiance ; elle a vu la fileuse en secret et sait que l'oracle lui sera favorable.

« La Mentine Minette avec... »

Le silence s'établit ; on attend la provocation, le défi jeté aux garçons, de la paroisse :

« ...Avec le Djoson, du Belrepaire. »

— « On verra ça ! » crie une voix menaçante.

L'assemblée se disperse. Bohos et Bohnates, par groupes, se hâtent de rentrer à la maison, en discutant sur l'opportunité des choix faits par la fileuse.

\*  
\* \*

Le même soir, Djoson décrocha, sous l'auvent du toit, la perche ferrée des ancêtres. Au temps où, sur la Meurthe, l'on flottait à bûches perdues pour la verrerie de Baccarat, chaque chef de famille possédait une gaffe, avec le fer forgé à sa marque particulière et le nom gravé sur le bois.

Le *boube* ne se fie plus aux passerelles. *Irres* <sup>(4)</sup> inondées et bras de rivière seront franchis au saut de la perche, car Djoson est souple et agile.

---

<sup>4</sup> Ados d'irrigation.

Comme il s'y attendait, dès son arrivée au village, sa présence était signalée. Il était aussitôt accosté par un groupe de jeunes gens dont il ne pouvait se défaire. Il dut les accompagner et faire avec eux la tournée des conates, de maison en maison. Mais lorsqu'on arriva en face de chez Jean Minette, l'un des Bohos se plaça résolument devant Dchando et lui dit brutalement : « Tu n'entreras pas ici ce soir. »

Le jeune homme eut une révolte, mais comprenant que toute protestation serait vaine, il s'éloigna. D'ailleurs, il put remarquer qu'une garde sérieuse était montée sur la porte d'entrée.

\*  
\* \*

Dans les trois pièces du rez-de-chaussée, chez Jean Minette, il y avait foule. Au *poêle*, on dansait au son du violon. Les garçons enlaçaient les filles ; les Semelles ferrées des lourdes bottes martelaient le plancher en cadence ; les voix reprenaient au refrain :

« Bohnate  
Ce n'a qu'évo tî  
Que d'j'aime dansi  
C'a ti le pu djate. <sup>(5)</sup> »

Comme la danse finissait, du dehors, on frappa à la vitre. Une voix masculine, mais contrefaite, posa la question rituelle : *Je dône, qui dône.* » Mais la Mentine répondit sèchement ; — « C'est inutile, mon choix est fait. »

La voix reprit alors : « Voulez-vous *daïer* ? — Oui », répondit la jeune fille.

Et la conversation s'engagea en patois, de part et d'autre, parfois sur un thème connu, plus souvent au hasard de l'inspiration. Il s'agissait alors de trouver une répartie immédiate, en improvisant une phrase à assonances, capable de déjouer sarcasmes et méchancetés.

La tête encapuchonnée et certaine de n'être pas reconnue à la voix, grâce au dé qu'elle a dans la bouche, la personne qui *daïe* ne se gêne guère, et parfois, elle abandonne les sous-entendus pour les traits directs. Dès la première phrase, l'escarmouche commença :

« Oh ! lè voite béïesse ! Si a n'lè bot' è lè bauaille,  
« Jamais elle ne serait mériaille. <sup>(6)</sup> »

La réponse est cinglante :

« Couche-te, voit' homme et peut galant ;  
« I n'i e enn'piéc' po ti da not' ran. <sup>(7)</sup> »

Quand ce répertoire fut épuisé, on passa la revue de tous les noms des chefs de famille de la paroisse. De Straiture à Sondreville, on les fit tous défiler ; on commença par les Coliches et les Colas.

« Bonjour, dondé, Colas Djosé  
Qu'aim' meu lè djot' que le moqué

---

<sup>5</sup> Bohnate, ce n'est qu'avec toi que j'aime danser, c'est toi la plus jolie (gente).

<sup>6</sup> Oh ! la malpropre fille ! Si on ne la décrasse pas à la lessive, jamais elle ne sera mariée.

<sup>7</sup> Tais-toi, homme sale et vilain galant ; il y a une place pour toi dans notre réduit à porcs.

—Bonjour, dondé, Colidche do Haut  
Qu’a coraidju su lo dchèvesau.  
—Bonjour dondé, Colas do Vi  
Qu’aim’ bi’n lè femm’ de so voïsi. <sup>(8)</sup> »

Mais, de nouveau, contre les vitres la voix proposa :

« V’lè vos rire i’n pô ?  
« Faü reuh’hi li p’tits solets d’ bô. <sup>(9)</sup> »

Les trop jeunes gens sont parqués dans la chambre opposée ; aussitôt un dialogue croustillant s’engage à la grande joie de tous :

« Marie do Miné,  
D’j’ai vu lè coir’ de to pané.  
— Grousse bête, te n’es mi grand’ dchse vu,  
Vu te vouer....? <sup>(10)</sup> »

Le patois, dans les mots, brave l’honnête.

Dire que la Mentine s’amusait beaucoup serait contraire à la vérité ; mais enfin, elle faisait bonne contenance.

\*  
\* \*

Brusquement, quelqu’un fit irruption du poêle, l’air affairé et annonça : « Il y a un *quémand* qui vient de tomber près d’ici ; il *rangole* <sup>(11)</sup> dans la neige, auprès de ses béquilles. Je crois que c’est Jean-Piere Catche <sup>(12)</sup>.

Par un jour de fête générale, on ne laisserait pas un chrétien dans la détresse. Dans la montagne, d’ailleurs, on est secourable. L’homme est amené à la maison.

D’un amas de hardes sordides, tout d’un coup rejetées, sort un jeune homme. Djason est dans la place ; les *boubes* du pays se sont laissés jouer, et ne peuvent cacher leur dépit ; Mentine, elle, est rayonnante.

Mais la victoire n’est pas complète, il faut que Djason paye sa rançon et passe par une série d’épreuves.

La première consiste à payer une tournée générale. La seconde n’est pas trop sévère ; il s’agit de chanter. De bonne grâce Djason y consent et indique l’air au violoneux.

Il chantera une vieille ronde, que sa grand’mère la Bohnate lui a jadis apprise, et qui est aujourd’hui oubliée :

---

<sup>8</sup> ...Qui préfère la choucroute au rata ? ...Qui est courageux sur le traversin ? ...Qui aime bien la femme de son voisin ?

<sup>9</sup> Voulez-vous rire un peu ? Faites sortir les petits sabots.

<sup>10</sup> Marie du Meunier, j’ai vu le pan de ta chemise. — Grosse bête j tu n’as pas grand’chose vu. Veux-tu voir... ?

<sup>11</sup> Râle.

<sup>12</sup> Jean-Pierre La Truie.

## La chanson des conates

I

Epout' vit' i'n corbio d' fèrine  
Dè crèème, enn' botiat' de brandevi  
Au mouns tras dozain's d'us d'tis g'lines  
Ne mainedge mi trop to beti.

### *Refrain*

Vaci lo dîmouèdche di conales  
Emusez-vous, redjoïs-vous  
Dchantez Bohos ! dchantez Bohnates !  
Dansiz Bohnat's I dansiz Bohos !

II

C'a lo couérame, i faut quoir' hamme <sup>(13)</sup>  
Pras mi conat's, vouad'me tis us,  
Dje srâ content d' t'avou po femme  
Te n'es qu'è m' répond' si te m' vu ?

III

Que le béiesse sô paure ou redche  
Lo pâquet d' conat's do galant  
Prépare enn' demande è mèriédge  
C'irr' dîna qu'lis Anci'ns s'mériant.

IV

Lè ball' Toinon, do Haut do Seudche  
E di conat's tant qu'elle è vu  
Ell' n'è bi'n po rèpi sè heudche  
Pah'hèn' ne li réquiame i'n u.

V

Po mi, d' j'aim'meu lè Clémentine  
Je sais qu'ell' n'accepterô mi  
Di conat's d'enn' aut' main qu' lè mine  
Et qu'elle vouadrat dis us po mi.

I

Apporte vite un corbillon de farine  
De la crème, une fiole de brandevin  
Au moins 3 douzaines d'œufs de tes poules,  
Ne sois pas avare de tes biens, (butin)

### *Refrain*

Voici le dimanche des conates  
Amusez-vous, réjouissez-vous.  
Chantez Bohosl chantez Bohnates !  
Dansez Bohnates I dansez Bohos I

II

C'est le carême, il faut quérir mari  
Prends mes conates, garde-moi tes œufs  
Je serais heureux de t'avoir pour femme  
Réponds, -veux-tu de moi ?

III

Que la fille soit pauvre ou riche  
Le paquet de conates du galant  
Prépare une demande en mariage  
C'est ainsi que les Anciens se mariaient.

IV

La belle Toinon, du Haut du Souche  
A des conates tant qu'elle en veut  
Elle en a bien pour emplir sa huche  
Personne ne lui réclame un œuf,

V

Moi, je préfère la Clémentine  
Je sais qu'elle n'accepterait pas  
De conates d'une autre main que la mienne  
Et qu'elle me conservera des œufs

---

<sup>13</sup> Jeu de mots local.

La chanson eut un franc succès ; le boube y ajouta le geste qu'il fallait : de son bissac, il tira un paquet de conates liées d'une belle faveur rose, et le présenta à son aimée qui l'embrassa.

Mais cela ne fit qu'exciter la combativité des autres. Sans cesse, ils criblaient Djoson de leurs épigrammes, cherchant à le discréditer devant la jeune fille.

« Pour un Loup, tu ne chantes pas mal », ricanait Dchando <sup>(14)</sup>, rustre lourdaud et prétentieux, qui ne pouvait dissimuler son dépit, et qu'on sentait prêt à la bataille.

Certes, Djoson saisissait l'allusion. Les Loups, c'est le surnom des gens du Belrepaire, mais il lisait dans les yeux de sa promise tant de supplication muette qu'il s'abstenait de répondre.

« Un chon du pays vaut une belle planche d'ailleurs », chantonnait le Sagard.  
« Une planche, ça craque quelquefois sous les pieds », disait un troisième.

Le pauvre garçon ainsi harcelé, va perdre contenance. Mentine intervient, cherchant à amadouer les plus insolents. Pour désarmer leur hostilité, elle verse largement à boire.

Elle présente alors, à l'élu de son cœur, au lieu du verre banal réservé aux autres, un beau verre à pied, gravé et colorié, un calice, comme on disait alors. Mais Djoson ne peut y tremper ses lèvres, une forte secousse lui fait renverser tout le contenu.

« Donnez-moi un verre ordinaire et rangez celui-ci », dit-il alors. Le nouveau verre n'est pas plus épargné que l'ancien ; bien mieux, à un moment donné, le Sagard y jette une poignée de sciure, amassée au fond de ses poches.

Notre héros ne se démonte pas.

« La plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a », fait-il ironiquement, puis, se tournant vers le meunier, il ajoute :

« Donne-lui donc une poignée de son, en échange. »

Du coup, les rieurs sont de son côté.

Mais son triomphe est court. Quelqu'un s'est glissé derrière lui et, traîtreusement, lui a passé sur les joues ses mains préalablement noircies : un éclat de rire secoue la salle. Djoson se retourne et saisit le coupable au collet ; on doit séparer les adversaires. Alors, après s'être concertés du regard, les garçons du pays se dirigent vers la sortie :

« Si tu n'es pas capon, sors avec nous », crie-t-on à Djoson.

Celui-ci accepte le défi et manœuvre pour éviter Clémentine qui cherche à lui barrer le passage. Que va-t-il se passer ?

\*

\* \*

Juste à ce moment, une cloche tinta, de ce tintement lugubre et précipité qui jette l'épouvante dans les villes et les campagnes : le tocsin. Tout le monde se précipita dehors.

Un incendie venait d'éclater à l'autre bout du village, chez Coliche Minette, l'oncle de Mentine.

---

<sup>14</sup> Jean, Jeannot.

Par un vice de cheminée, sans doute, le feu avait gagné le grenier, couvant d'abord dans l'énorme masse de foin accumulée jusqu'au toit.

Quand le groupe de nos jeunes gens arriva, on avait déjà sorti le bétail, le linge et quelques meubles ; mais une grande lueur illuminait la porte cochère et les lucarnes du grenier.

Bientôt l'incendie crevait le toit de bardeaux ; toute la maison flambait.

Tout à coup, d'une étroite ouverture, une sorte de meurtrière ouverte dans la maçonnerie du pignon et qui donnait le jour à un réduit inhabité, un bras sortit ; une main tendit, puis abandonna un objet qui tomba sur le sol : c'était une bourse en cuir.

Mentine se précipita : « C'est grand'mère », cria-t-elle, et terrassée par l'émotion, elle s'évanouit.

Une clameur horrifiée s'éleva de la foule. Des femmes tendirent les bras vers le ciel en criant miséricorde ! Des hommes s'élançèrent dans la fournaise, mais durent reculer, refoulés par l'acre fumée.

Alors, les gens tombèrent à genoux et le curé fit un grand geste d'absolution. Mais quelqu'un s'élança, gravit d'un bond les échelons jusqu'à une fenêtre à l'étage et disparut à tous les yeux : « C'est Djoson », cria quelqu'un.

Une demi-minute d'angoisse horrible s'écoula, puis le gars reparut, portant une vieille femme évanouie, à demi-asphyxiée. Poursuivi par un tourbillon de flammes, il n'eut que le temps de sauter à terre sur un matelas, avec son fardeau dans les bras.

Il était à peine relevé que le toit s'effondrait, écrasant les planchers : il était temps.

Mais si Djoson avait la barbe et les cils roussis, et le visage plus noir qu'auparavant, personne ne pensait plus à s'en moquer, et cela n'empêcha pas Mentine, revenue à elle, de lui sauter au cou, et de l'embrasser devant tous.

L'année suivante, pour le dimanche des Conates, Jean Minette était grand-père.

Et c'est depuis cette époque, m'a-t-on dit, que les *boubes* des paroisses voisines ont pu librement venir courtiser les filles à Ban-sur-Meurthe et Clefcy.

J. VALENTIN.

